Document generated on 10/12/2024 3:31 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La mort d'un symbole

Simone Bussières (dir), *Les adieux du Québec à Gaston Miron*, Montréal, Guérin, 1997, 224 p.

Geneviève Forest

Number 88, Winter 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39295ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Forest, G. (1997). Review of [La mort d'un symbole / Simone Bussières (dir), *Les adieux du Québec à Gaston Miron*, Montréal, Guérin, 1997, 224 p.] *Lettres québécoises*, (88), 52–52.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

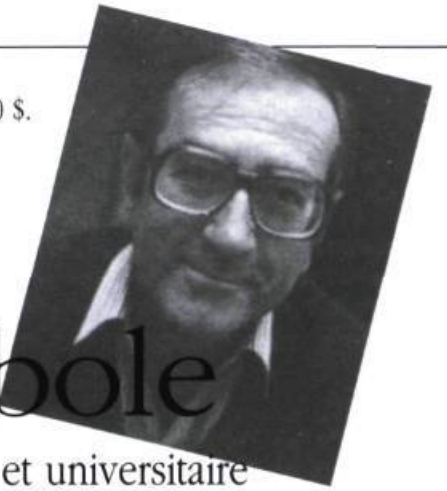
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Simone Bussières (dir.), *Les adieux du Québec à Gaston Miron*, Montréal, Guérin, 1997, 224 p., 24,50 $.



La mort d'un symbole

Une cinquantaine de personnes issues des milieux littéraire et universitaire saluent le poète disparu en décembre 1996.

HOMMAGE
Geneviève Forest

BIEN SÛR ON LIRA, tout au long de ces pages, qu'il était extraordinaire, qu'il fut un écrivain essentiel, qu'il restera irremplaçable : les morts sont toujours auréolés, encensés, pour ne pas dire sanctifiés. Ces *Adieux* dessineront un personnage pittoresque et fort en gueule, toujours prêt à se lancer dans des discussions interminables, très sympathique au demeurant. Transformé en chantre du pays par la grâce d'un (unique) recueil sans cesse réécrit et maintes fois réédité — *L'homme rapaillé*, publié pour la première fois en 1970 —, Gaston Miron n'était pas seulement un poète : pour l'institution littéraire, il était en quelque sorte considéré comme l'ange tutélaire de la nation. De ce statut particulier témoignent éloquemment plusieurs des textes regroupés ici.

La redondance est sans doute la conséquence obligée d'un tel ouvrage. Des textes comme « Trois images et un adieu », d'Yves Beauchemin, « Gaston Miron : trois souvenirs », de l'éditeur Antoine Del Busso, « Ce n'est qu'un début », de Jean-Claude Germain, « The Great Gaston », de Marc-André Guérin, d'autres encore, s'inscrivent dans l'ordre de la réminiscence. Rappel de conversations, de soirées, de rencontres entre écrivains ; ici, Gaston sort son harmonica ; là, il parle à la cantonade ; ailleurs, il explique les grands principes de l'édition... « Miron n'est plus. Cependant que son verbe continue de s'incarner en nous », écrit, à la fin de son texte, André Gaulin, ancien professeur de littérature devenu député péquiste. Voilà un constat que l'on peut prendre au sens littéral tant ces *Adieux* mettent l'accent sur l'homme de parole qu'était Miron.

Le député Gaulin, souverainiste convaincu et spécialiste de la littérature québécoise, signe l'une des contributions intéressantes de l'ouvrage. Profitant de l'occasion pour revenir sur le sens de l'œuvre de Miron, André Gaulin montre comment le poète, « avant même la Révolution tranquille, posait le problème de notre aliénation linguistique », comment il « a constamment été une lampe-témoin de notre conscience linguistique ». Cette brève étude vient nous rappeler en quoi *L'homme rapaillé* constitue un livre-phare, une œuvre pérenne.

« La multiplicité de ses voix », un texte signé France Théorêt, est sensiblement de la même eau. L'auteure met en lumière l'aspect « pathétique ou mélodramatique » de la poésie de Miron, « la part de la souffrance impudique », « la voix de détresse » qui lui a « donné accès au poème ». France Théorêt soumettra *L'homme rapaillé* à une lecture féministe, ou en tout cas « féminine ». Le titre du recueil, écrit-elle, « renvoie aussi à l'identité masculine », la première personne, chez Miron, « est un je masculin ». Citant quelques vers particulièrement évocateurs, Théorêt demandera avec pertinence : « Quelle femme pourrait se représenter dans le lexique et les métaphores du quatrain ? » *L'homme rapaillé* a rarement été abordé dans une telle perspective, me semble-t-il, et il est tout à fait approprié de la retrouver dans un livre comme celui-ci.

La « contribution » d'Alonzo Le Blanc, qui consiste à reproduire *in extenso* des conférences de Miron en leur ajoutant une introduction banale, voire mièvre, est nettement moins convaincante. Le texte de François Dumont l'est à peine davantage, qui prend notamment fait et cause pour le Miron auteur d'un seul livre. C'est là un thème connu, et plutôt facile, sur lequel tout a été dit. Dumont écrira que « la littérature québécoise manque peut-être de ces "auteurs d'un seul livre" ». L'information, vitement lancée, est aussi fort discutable.

Aux côtés des François Dumont et Alonzo Le Blanc, qui de toute évidence n'ont pas grand-chose à dire, on trouvera en ces pages les « hommages » d'amis de longue date et de poètes qui avaient tissé avec Miron des liens solides. Sous la plume des Claude Beausoleil, Gaston Bellemare, Roland Giguère, Claude Haeffely, Alain Horic, Pauline Julien, Paul-Marie Lapointe, Raymond Lévesque, Fernand Ouellette, Pierre Perrault, Alphonse Piché, pour ne nommer que ceux-là, on lira des témoignages le plus souvent sobres et des poèmes parfois remarquables. Gérald Larose, le président de la CSN, s'intéresse à l'engagement social et politique de Miron — et en profite pour faire la promotion de sa centrale syndicale —, tandis que Jean Royer, directeur littéraire des Éditions de l'Hexagone, retrace le parcours du Miron éditeur. Celui-ci fut, dans les années cinquante, l'un des cofondateurs de l'Hexagone, et il ne cessa jamais de s'occuper d'édition. Royer souligne ici le grand professionnalisme de l'homme.

Au total cinquante-deux textes, de nature et de valeur fort inégales, composent cet ouvrage. Cinquante-deux textes, c'était sans doute trop ; à la longue, le panégyrique s'avère quelque peu lassant. Il y a heureusement, dans le lot, plusieurs contributions sincères et touchantes où point une émotion discrète. Ce sont elles qui confèrent aux *Adieux* un certain intérêt.